

Marie VAREILLE

Ma vie, mon ex et autres calamités

roman



MARIE VAREILLE

MA VIE, MON EX ET AUTRES CALAMITÉS

Juliette a un amoureux, un job, un appartement et trente et une paires de chaussures. Mais toutes les bonnes choses ont une fin : du jour au lendemain, elle se retrouve célibataire, chômeuse et sans logement !

Une série de quiproquos rocambolesques la contraint à affronter sa plus grande terreur – l'avion – et à s'envoler pour les Maldives à la poursuite de son ex et de sa mystérieuse nouvelle copine.

Évidemment, là non plus, rien ne se passe comme prévu...

« **Un moment délicieux.** »

Melty Fashion

« **Un roman drôle et plein de surprises.** »

Maxi

1 MILLION DE LECTEURS CONQUIS

Texte intégral

ISBN : 978-2-38529-215-7



9 782385 292157

8,90 euros

Prix TTC France

Rayon :

Littérature française



www.editionscharleston.fr

De la même autrice

La Dernière Allumette (Charleston, 2024)

Désenchantées (Charleston, 2022, Le Livre de poche, 2023)

Ainsi gèlent les bulles de savon (Charleston poche, 2022)

La Vie rêvée des chaussettes orphelines (Charleston poche, 2020)

Le Syndrome du spaghetti (PKJ, 2020, Pocket, 2024)

Je peux très bien me passer de toi (Charleston poche, 2017)

Là où tu iras j'irai (Mazarine, 2017, Le Livre de poche, 2018)

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2024

76, boulevard Pasteur

75015 Paris – France

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-38529-215-7

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Éditions.Charleston), sur Instagram (@editionscharleston) et sur TikTok (@editionscharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable !

Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Marie Vareille

MA VIE, MON EX
ET AUTRES CALAMITÉS

Roman



*À mes parents, pour leur confiance et
leur soutien inébranlables dans chacun de mes projets,
y compris les plus stupides.*

« *Life begins at the end of your comfort zone.* »

Neale Donald Walsch

1.

Sarah Lamour et Jackson Pollock

De : anita-dolgis@wanadoo.fr

À : ju.charpentier@gmail.com

Date : 13/10/2013 - 7:34:06

Sujet : Chèque

Chère Juliette,

Le chèque est parti la semaine dernière, je suis surprise que vous ne l'ayez toujours pas reçu. J'en profite pour vous dire que Nicolas m'a envoyé le lien Facebook des photos de votre week-end à Saint-Malo et j'ai pu voir que vous aviez bien profité des sablés bretons. Je passerai déjeuner chez vous dimanche, embrassez bien mon fils chéri pour moi.

Anita

P.S. : Si jamais ça vous intéresse, une amie m'a conseillé un très bon club de sport dans le onzième.

Juliette faillit en cracher son café au lait sur le clavier. Elle cliqua sur « Répondre » :

De : ju.charpentier@gmail.com

À : anita-dolgis@wanadoo.fr

Date : 13/10/2013 - 8:01:47

Sujet : Re : Chèque

Très chère Anita,

Je vais très bien, merci, et vous ?

Nicolas sera ravi de votre visite de dimanche (pour ma part, j'ai à peu près autant envie de vous voir que de m'immoler par le feu place de la Concorde).

En ce qui concerne l'adresse de votre club de sport, je vous suggère de vous la...

Elle s'interrompit et pouffa devant l'écran. Nicolas passa la tête dans l'encadrement de la porte.

— Y a pas de café ?

Elle lui sourit, il était beau avec ses yeux bleus encore endormis. Pour lui, elle était capable de tout supporter, même les mails odieux de sa future belle-mère au réveil.

— J'arrive, mon amour, je réponds juste à ta mère. Je ne pensais pas que tu te lèverais si tôt.

— J'ai rendez-vous avec Chloé.

Juliette fronça les sourcils.

— Encore ?

Il referma la porte avec un soupir et elle effaça la réponse précédente pour écrire :

Chère Anita,

Merci pour votre e-mail. Nous n'avons pas encore reçu le chèque, peut-être s'est-il perdu ? Pas de problème pour dimanche et bonne journée.

Juliette

Elle hésita, haussa les épaules et envoya le message. Ça l'agaçait que Nicolas fasse l'effort de se lever aussi tôt pour voir Chloé. D'habitude, il n'émergeait jamais avant dix heures. Elle jeta un coup d'œil à sa montre. Son boss, Hervé, surnommé Dark Vador car il respirait très fort quand il s'énervait, allait encore lui demander d'un ton lourd de sous-entendus si elle avait pris sa matinée. Ce n'était vraiment pas le jour. Il lui avait déclaré la veille qu'elle serait promue dans la semaine. Plus exactement, il lui avait dit : « J'en suis à quatre-vingt-quinze pour cent sûr. » C'était stupide quand on y réfléchissait. Qui annonce à un employé qu'il sera « peut-être » promu ?

Elle fonça à la cuisine, prépara le café pendant que Nicolas bâillait devant le grille-pain. Elle lui sortit le Nutella, le lait, le pain de mie et déposa un baiser sur ses lèvres. Dans la salle de bains, elle entreprit de discipliner ses boucles brunes à grand renfort de mousse coiffante, puis elle s'interrompit pour examiner son reflet avec attention. Avec les cheveux blonds et lisses, elle aurait pu ressembler à Sarah Lamour. Il y avait une ressemblance, une petite. Au moins au niveau des sourcils. C'était

d'autant plus étrange que Juliette était née le même jour que Sarah Lamour. Certes, Sarah Lamour ne connaissait pas Juliette et le monde entier connaissait Sarah Lamour, l'actrice française devenue star hollywoodienne, depuis qu'elle avait tourné dans *Dieu s'habille en Zara* cinq ans plus tôt, mais Juliette ne pouvait s'empêcher de penser que la même date de naissance et cette vague ressemblance ne devaient rien au hasard. C'était un signe. Le signe qu'elle aussi, au même titre que l'actrice, était promise à un avenir glorieux.

Ses yeux tombèrent sur le réveil posé sur la tablette du lavabo. Il indiquait huit heures quinze et elle reprit son sèche-cheveux d'un geste décidé. Si elle devait être promue, elle ne pouvait plus se présenter au boulot coiffée au défibrillateur. Selon Nicolas, ses cheveux au réveil « formaient un ensemble désordonné ressemblant de manière frappante à une toile de Jackson Pollock ». La première fois qu'il lui avait sorti cette blague, elle avait éclaté de rire, puis elle avait couru rechercher « Paul Loque » sur Google. C'était épuisant de vivre avec un intellectuel.

À peu près coiffée, elle se mit à la recherche d'une tenue appropriée à son futur nouveau poste, une tenue qui disait je-suis-professionnelle-crédible-et-sympathique-avec-un-petit-côté-femme-fatale-mais-bonne-élève-qui-a-confiance-en-elle. Il lui fallut vingt minutes d'investigation et d'essayages pour aboutir à la conclusion qu'une telle tenue n'existait pas, du moins pas dans son placard. Après s'être changée deux fois, elle balança sur le lit la petite robe Maje

achetée quelque temps auparavant pour enfileur un tailleur trop serré. C'est vrai qu'elle y avait été un peu fort sur les sablés.

Elle courut jusqu'à la station Louise-Michel et manqua de se faire écraser par le camion de livraison Monoprix. Arrivée sur le quai, elle consulta sa montre et poussa un gros soupir. Elle était vraiment très en retard, d'habitude elle était toujours à l'heure.

Enfin, presque toujours.

Et puis, quand on fait bien son travail on n'a pas d'horaires, on n'a que sa passion. C'était bien le genre d'idioties qu'Hervé, alias Dark Vador, débitait quand il fallait rester plus tard pour finaliser un contrat. De toute façon c'était une mauvaise journée, il n'y avait qu'à lire son horoscope du jour à l'avant-dernière page du *20 Minutes* : « Ciel astral embrumé, votre dispersion intellectuelle sera source de négligence. La chance n'est pas au rendez-vous aujourd'hui. »

D'autre part, la perte du chèque la perturbait. Juliette ne voyait pas d'inconvénient à tout payer en attendant que Nicolas finisse sa thèse, mais sans les quatre cents euros mensuels versés par Anita à son fils, c'était compliqué de vivre à deux avec son salaire de commerciale.

Elle se faufila dans l'open space et fit un détour pour éviter le bureau d'Hervé. Elle se glissa devant son ordinateur en soufflant comme une marathonnienne. Caroline Arembert leva la tête du bureau d'en face, ses yeux bruns amusés par l'expression paniquée de Juliette. Avec un sourire, elle pointa du

doigt la salle de réunion sur sa gauche en secouant la tête, ce qui voulait dire « T'inquiète, il n'est pas encore sorti de sa réu ». Juliette, rassurée, fit mine de tenir l'anse d'une tasse à café imaginaire et Caroline hocha la tête en signe d'assentiment.

Caroline Arembert n'était jamais en retard. Elle était réputée pour son organisation germanique et les heures supplémentaires qu'elle enchaînait sans jamais rechigner. En dépit de ces défauts notoires, elle restait la collègue préférée de Juliette, soit celle avec qui elle critiquait toutes les autres.

Devant la machine à café, Caroline étudia le visage rouge de Juliette et sourit.

— Panne de réveil ? Je n'ai pas de monnaie, tu me prêtes quarante centimes ?

Malgré son sens de l'organisation, Caroline n'avait jamais de monnaie pour son café. Juliette lui tendit quarante centimes, puis elles se mirent à casser du sucre sur le dos de Dark Vador qui, paraît-il, s'était fait remonter les bretelles par la direction pour des histoires de coûts de fonctionnement trop élevés.

— Tu te rends compte, dit Caroline, si lui doit réduire les dépenses, radin comme il est, ce que ça doit être dans les autres départements ?

— On ne va même plus avoir le droit d'emmenner les clients au restaurant, répondit Juliette en appuyant à regret sur la touche « cappuccino sans sucre ».

Juliette travaillait dans le département Produits d'entretien d'un des leaders français du secteur des fournitures de bureau : CleanOffice. Un des rares

intérêts de son poste de commerciale consistait à emmener ses clients au restaurant. Principalement parce qu'une fois qu'on avait crié « j'ai un dèj-cli » dans l'open space, on pouvait disparaître du bureau de midi à seize heures sans avoir à rendre compte de son emploi du temps. Il faut dire que quand on vend du détergent et des sacs-poubelle à des entreprises, il est primordial de bien gaver ses clients, ne serait-ce que pour les maintenir éveillés pendant une négociation à faire mourir d'ennui n'importe qui.

— Allez, courage, quand je serai promue responsable Grands Comptes sur les Yvelines, Dark Vador n'aura qu'à bien se tenir, dit Caroline en remuant son café.

Juliette lui fit signe de se taire d'un geste brusque, elle venait d'apercevoir Christelle Crogue, la fouine du département comptabilité. Christelle Crogue portait son tailleur marron des très mauvais jours. Les mauvais jours, elle portait du gris, et en quatre ans de boîte, Juliette n'avait pas eu le loisir de voir une seule fois la couleur des bons jours.

— Dark Vador ? demanda-t-elle en haussant un sourcil trop épilé pour être honnête, c'est d'Hervé que vous parlez comme ça ?

Dans un moment de panique Juliette entreprit d'avaler cul sec son café brûlant tandis que Caroline, imperturbable, répondait avec hauteur :

— Bien sûr que non et ça ne vous regarde pas de toute façon.

Christelle Crogue ouvrit la bouche pour répondre, se ravisa et leur tourna le dos pour glisser ses pièces dans la machine.

Caroline attendit qu'elle s'éloigne et murmura :

— C'est ça, va cafter, quand je serai promue tu feras moins la maligne.

— Tu veux dire « si » tu es promue, corrigea Juliette, un peu gênée, en jetant le gobelet en plastique à la poubelle.

— Je serai promue, t'inquiète. À propos, en parlant de resto, tu n'as pas deux mois de retard dans tes notes de frais ?

Juliette leva les yeux au ciel sans répondre et Caroline éclata de rire.

— OK, je vois, tu veux un coup de main ?

Juliette était ennuyée, Caroline n'était visiblement pas au courant qu'elle ne serait pas promue, ou, plus exactement, qu'elle n'avait plus que cinq pour cent de chances d'être promue. Hervé lui avait dit qu'il avait beaucoup hésité, mais Juliette avait un an d'expérience de plus dans l'entreprise et des comptes clients plus compliqués à gérer, c'est donc elle qu'il avait choisie. Elle aurait voulu avoir le courage d'en parler franchement à son amie. Elle savait bien que Caroline, capable de réciter chaque composition des produits d'entretien du catalogue de CleanOffice par cœur, méritait cette promotion. C'était d'ailleurs ce que Juliette avait tenté d'expliquer la veille à Dark Vador, mais il l'avait mise à la porte de son bureau l'air excédé en lui disant que c'était à lui de décider qui serait promu et qui ne le serait pas.

L'open space était calme quand elles se rassirent à leur place. La netteté du bureau impeccablement rangé de Caroline contrastait avec le capharnaüm

qui régnait sur celui de Juliette. Les tickets de caisse pour ses notes de frais s'amoncelaient dans un tiroir mal fermé, elle allait encore être à découvert le dix du mois. Elle considéra avec envie le dossier à jour de Caroline, qui y ajoutait systématiquement ses nouveaux tickets de carte bleue le jour de la dépense. Toutes les deux semaines, une alerte dans son calendrier lui rappelait qu'elle devait remplir ses formulaires de remboursement. Elle les descendait alors à la compta dans une pochette transparente, étiquetée à son nom.

Juliette avait essayé de copier ce système. Elle avait abandonné au bout de trois jours et repris sa méthode à elle, qui consistait à balancer au fond d'un tiroir dédié les tickets de carte bleue chiffonnés qui traînaient au fond de son sac, en général avec quelques papiers qui n'avaient rien à voir et des tickets de métro usagés. Elle les traitait tous les deux mois par paquets de cent en bataillant pour se rappeler à quoi ils correspondaient et quel client ils pouvaient bien concerner.

En soupirant, elle commença à faire le tri et àagrafer les tickets sur les formulaires.

Vivement qu'elle gagne au loto.

2.

Cent quatre-vingt-dix-huit euros

— Juliette Charpentier, dans mon bureau. Tout de suite.

Juliette bondit de sa chaise, surprise par le ton impératif d'Hervé. L'appelait-il pour la promotion ? Le niveau sonore de sa respiration passée en mode Dark Vador n'était pas bon signe et elle s'efforça de ne pas penser à son horoscope du jour.

La chance n'est pas au rendez-vous aujourd'hui.

Elle tenta un « Bonjour ! » guilleret en entrant dans le bureau d'Hervé, mais fut accueillie par le visage fermé de Christelle de la compta. Qu'est-ce que Christelle Crogue et son tailleur marron avaient à voir avec sa promotion ?

— Je pense que vous savez pourquoi vous avez été convoquée, Juliette ?

La voix d'Hervé était tellement froide que Juliette, prise de court, balbutia une réponse inintelligible. La question était de toute façon rhétorique et il l'interrompit d'un signe de main.

— Pas la peine de vous justifier, nous attendons les ressources humaines.

Puis il se mit à pianoter sur son clavier d'ordinateur et Juliette entreprit de se ronger l'ongle du pouce pour passer le temps. Se justifier de quoi ?

La chance n'est pas au rendez-vous aujourd'hui...

Rien de ce qu'elle avait pu faire depuis le début de la semaine n'expliquait sa présence dans ce bureau et l'attitude glaciale d'Hervé. Il ne l'aurait pas convoquée avec Christelle et les RH pour son retard de mardi. Après un soupir, elle entama la main gauche.

Le chèque d'Anita n'était toujours pas arrivé. Est-ce que Nicolas mettait l'argent de côté pour lui acheter une bague de fiançailles ? Il n'allait plus tarder maintenant, elle le sentait. Bien sûr il faudrait qu'il finisse sa thèse d'abord. Il deviendrait professeur de philosophie, il publierait des écrits sur Heidegger et la phénoménologie de l'étant et ils achèteraient une petite maison avec un jardin en banlieue, où ils vivraient avec leurs trois enfants, Éric, Jean et Marie et...

— Pouvez-vous m'expliquer la raison de ce sourire stupide, mademoiselle Charpentier ?

Le responsable des ressources humaines venait d'entrer dans le bureau d'Hervé, la porte se referma

avec un claquement. Il avait l'air aussi peu aimable que les autres, tous les yeux étaient fixés sur Juliette avec désapprobation.

Elle sursauta, rougit et murmura un bonjour. Sans la regarder, le nouvel arrivant fit un signe à Christelle, qui lui tendit une feuille de papier. Juliette reconnut aussitôt un formulaire de note de frais sur lequel était agrafé un ticket de caisse.

— Alors, comme ça on fait de fausses notes de frais ?

Juliette examina la feuille qu'il lui tendait. Il y avait bien sa signature et un ticket de caisse Maje, pour l'achat d'une robe à cent quatre-vingt-dix-huit euros. Ce qu'elle ne comprenait pas, c'était par quel miracle ce ticket s'était retrouvé agrafé à un formulaire de remboursement.

— C'est bien votre ticket de carte bleue ? demanda Christelle en pointant le ticket du doigt.

— Oui, mais...

— Mais quoi ? interrompit Hervé. Vous n'êtes pas au courant de la situation économique ? On vous demande de faire attention sur les dépenses et vous pensez que vous pouvez faire passer vos soldes sur le dos de l'entreprise ?

— Techniquement ce n'était pas vraiment des soldes, c'est juste que la robe avait un défaut et...

— Vous vous foutez de nous en plus ? Hervé avait pris une inquiétante couleur violette et soufflait de plus en plus fort.

Juliette perdait pied, le formulaire sous ses yeux était rempli avec soin, le montant, le code du compte d'un de ses clients, sa signature et la date du lundi précédent. Elle se souvint de la pile de

tickets de carte bleue froissés qu'elle avait dû traiter en catastrophe et elle commençait à comprendre. Elle déglutit, il fallait qu'elle se calme, c'était un malentendu.

— Je me suis trompée, le ticket devait être dans la pile, j'ai voulu aller vite...

— Cent-quatre-vingt-dix-huit euros ! l'interrompit Dark Vador en brandissant la feuille sous son nez, et après on me demande de réduire les dépenses du département, mais c'est à cause de ce type de comportement malhonnête qu'on m'accuse, moi, d'avoir un train de vie dispendieux !

Christelle, droite comme un *i* dans son tailleur couleur crotte hochait la tête avec vigueur.

— Je suis désolée, commença Juliette, c'est une erreur, je ne voulais pas...

Dark Vador retira ses lunettes, souffla de la buée sur les verres. Les mains tremblantes, il les essuya avec un mouchoir en papier et les reposa sur son nez. Puis il fit un signe de tête au responsable RH qui posa devant elle une feuille et un stylo et lui dit d'un ton terne :

— J'ai une bonne nouvelle.

Juliette, les larmes aux yeux, se demanda une microseconde si la promotion était encore d'actualité et il poursuivit :

— Nous acceptons votre démission immédiate et sans préavis et nous ne poursuivrons pas cette affaire plus loin.

3.

Ça arrive, ce Royal Cheese ?

Ses doigts moites crispés sur le stylo Bic, Juliette jeta un regard affolé aux trois cerbères qui l'entouraient. C'était un cauchemar. Personne ne se faisait licencier pour une erreur de note de frais. Contrairement à certains de ses collègues, elle n'avait jamais fait rembourser ses dépenses personnelles par l'entreprise. Envahie par un immense sentiment d'injustice, elle prit une grande inspiration, reposa le stylo et éloigna la feuille.

— Non, c'est un malentendu, je suis désolée et ça ne se reproduira plus, mais je ne peux pas démissionner pour ça.

— L'entreprise ne tolère pas les voleurs, répondit Christelle en repoussant la feuille vers Juliette. Nous avons reçu des consignes très strictes, c'est

tolérance zéro pour tout ce qui concerne ce type de fraude.

Les mots « voleur » et « fraude » lui firent l'effet de deux gifles et les larmes débordèrent.

— Mais vous ne comprenez pas, je me suis trompée, s'il vous plaît, je...

— Épargnez-nous une scène grotesque qui ne vous mènera nulle part, interrompit sèchement Hervé.

Dans le regard de Christelle, elle crut voir une lueur d'hésitation et quelque chose qui ressemblait à de la pitié, mais la lettre de démission, à nouveau devant elle, attendait sa signature.

— J'espère que vous êtes consciente des opportunités que votre malhonnêteté vous fait gâcher, continua Dark Vador, si Christelle, forte de son professionnalisme, n'était pas venue me voir ce matin avec ce document honteux, ce rendez-vous aurait eu pour objet votre promotion et non votre renvoi.

Il fallut trente-cinq minutes pour convaincre Juliette qu'elle n'arriverait pas à négocier un compromis. Elle refusait, pleurait, implorait, mais ils restèrent inflexibles. Hervé finit par empoigner le combiné de son téléphone et menaça d'appeler la sécurité. À l'idée d'être jetée dehors comme une criminelle, elle se décida enfin à signer. Ils ne la laissèrent même pas remonter à l'étage pour récupérer ses affaires. Le responsable RH alla chercher son manteau et rassembla dans un carton ses effets personnels. Elle se contenta de hocher la tête en pleurant pendant qu'il énumérait les différents éléments : trois photos d'elle et Nicolas qui trônaient

à côté de l'ordinateur, un mug Mickey ébréché, sa crème au miel pour les mains, un mascara, un plan de Paris, une paire de chaussettes, deux brosses à cheveux, un tube de mousse coiffante, un objet en plastique non identifié qui avait dû être un peigne dans une autre vie, un Tampax, cinq boîtes de ChocoCookie chocolat au lait et trois boîtes de ChocoCookie chocolat noir. On lui fit remplir de la papperasse qu'elle ne lut pas, on lui parla de solde de tout compte et d'idioties administratives, mais elle n'écoutait pas. Elle ne put dire au revoir à personne et au fond c'était mieux. Elle n'aurait pas su quoi leur dire, elle avait honte.

Une fois dehors, sur le parvis morose de La Défense, elle s'assit sur un banc et se remit à pleurer comme une Madeleine. Le menton dans les mains, elle observait les passants en costume et tailleur sombre. Ils parlaient au téléphone, sortaient déjeuner ou descendaient au Starbucks prendre un café avant de retourner dans leur tour de verre, inconscients de leur bonne fortune. Hier elle ne les voyait pas, elle faisait partie du même clan, aujourd'hui elle aurait donné n'importe quoi pour être à leur place. Elle entama un paquet de ChocoCookie chocolat au lait.

« Si Christelle n'était pas venue me voir ce matin, ce rendez-vous aurait eu pour objet votre promotion et non votre renvoi. »

Salope.

Juliette mordit dans son biscuit en reniflant. Qu'est-ce qu'elle allait faire ? C'était une catastrophe. Elle ne pourrait plus payer le loyer, elle ne serait jamais réembauchée, tout le monde la prendrait pour une voleuse. Et Nicolas ? Ses larmes redoublèrent. Pauvre Nicolas, elle allait le décevoir une fois de plus, après toutes ces années passées ensemble, elle le laissait tomber...

Nicolas et Juliette s'étaient rencontrés à la fac. À l'époque, après avoir successivement essayé et abandonné diverses carrières dans la cuisine, le graphisme et l'Éducation nationale, elle s'était décidée pour des études de comptabilité. Elle étudiait donc des matières avec des noms atroces comme : « les immobilisations corporelles », « les flux de trésorerie » ou « constatation des éléments des états financiers ». Nicolas n'avait jamais eu que deux passions dans la vie, la philosophie et la philosophie. Il étudiait la définition du concept de la morale et de l'impératif catégorique chez Kant et sa mise en perspective avec l'analyse d'Aristote dans *Éthique à Nicomaque*. Ils n'étaient *a priori* pas voués à se rencontrer dans une salle de classe, mais par un heureux hasard du destin, ils parlaient tous les deux anglais comme des vaches espagnoles. C'est ainsi qu'ils s'étaient retrouvés un mercredi après-midi, côte à côte sur le banc d'un cours de rattrapage, à répéter consciencieusement des âneries du genre « *The city where I live is called Paris and it is very beautiful* ». Brian était *in the kitchen*, Nicolas était en retard. Il était arrivé et avait fait tomber l'intégralité de ses affaires en ouvrant son sac à dos. Juliette avait levé les yeux sur ce garçon pâle aux grands yeux romantiques qui